

Québec, à l'Ange-Gardien, dans ses courses apostoliques de la Baie-des-Chaleurs, à la cure de Sainte-Anne, de quelque intérêt que cela fût, m'entraînerait plus loin que ne me le permet l'envergure de L'OISEAU-MOUCHE.

Je note seulement l'art avec lequel l'auteur a su animer la physionomie de son héros, remplir le récit et l'action de sa vivante silhouette, et nous le représenter, enfin, tel qu'il fut, dans la générosité et la fougue natives de son caractère, avec ses qualités et ses défauts, ses imperfections et ses vertus. Je sais infiniment de gré à M. Dionne de m'avoir fait connaître M. Painchaud.

Il n'est pas question, en parlant d'un homme qui a fait des œuvres, de le montrer exempt de fautes et d'erreurs. Combien de fois n'a-t-on pas dit que le soleil avait des taches? Ce serait dénaturer l'histoire, laquelle n'est pas une apologie, mais un témoignage; ce serait commettre une sorte d'injustice envers celui qui ferait l'objet de ce travestissement, et en qui la lutte eût fait briller l'héroïsme. Je trouve plaisant cet Attique, lorsqu'il me trace le portrait d'un demi-dieu sous la figure élégante d'un prince païen, appelé Cyrus. Il est beau, et vain aus-i, de contempler l'ange, créature magnifique et inaccessible: quel admirable spectacle, et instructif, et fortifiant. n'est-ce pas de voir l'homme, aux prises avec lui-même, soutenu pour le bien d'incessants et glorieux combats! Pour n'avoir pas craint, en périssant ces sortes de luttes, de ravalier son héros, il faut connaître un peu le vieux fond humain, il faut savoir

Qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire,

que la vertu s'entoure de trophées, que la grandeur s'élève sur des ruines.

Nous avons donc un Painchaud vrai, parce qu'il a été étudié sur nature, un Painchaud grand, parce que, joignant à ses dons une entière coopération, il a édifié l'homme surnaturel sur les débris de l'homme naturel.

*Tu fus grand, ô Painchaud! Tu belle intelligence
Plana sur les plus hauts sommets;*

dit quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

Tel il fut étudiant, séminariste, missionnaire, tel surtout fut-il curé, fondateur et supérieur du collège. Et toujours, comme j'ai dit, l'auteur de sa *Vie* a le soin de nous faire voir, à côté des vertus du saint, le tempérament, les originalités, les saillies, les vivacités de l'homme. J'ai plaisir à me reconnaître dans l'un, mais non point, hélas! dans l'autre, et c'est une leçon et un exemple. Allons donc! Est-ce que la sagesse humaine n'est pas toujours courte par quelque endroit? Le jésuite ne pêche-t-il pas sept fois le jour? Qui est-ce donc qui échappe aux oracles de l'Esprit-Saint? Et depuis quand est-ce que la lâcheté n'a pas besoin du courage pour s'exercer à l'action?

La *Vie de M. Painchaud*, on le voit, se distingue tout d'abord par la première des qualités historiques, la vérité, ou impartialité, laquelle ne va guère sans la gravité et la simplicité. En outre, le biographe, visiblement ému par son sujet, transmet sans effort au lecteur cette chaleur commune cativée, qui est tout dans un récit.

Ai-je le droit de demander à l'historien qu'il ajoute à la vérité et à l'intérêt? Puis-

je n'être pas satisfait d'un auteur qui me raconte avec franchise des choses que je lis avec plaisir? L'intérêt suppose bien des qualités. Or, l'intérêt est ce qui caractérise peut-être le plus, après l'exactitude, la *Vie de M. Painchaud*. Pour moi, je l'ai presque d'un trait. Cependant j'ai entendu faire la remarque que cet ouvrage, à l'instar des autres écrits du même auteur, n'était pas si considérable par la forme que par le fond. Observation que je ne pense pas dénuée de vérité. Certes, il y aurait injustice à ne pas reconnaître une notable différence, au point de vue du style, entre le dernier livre du docteur Dionne et ceux qu'il a faits antérieurement. Le *Painchaud*, à mon sens, a une réelle valeur littéraire: clarté, justesse, naturel, rapidité même; langue simple, correcte, point prétentieuse. Mais peut-être l'auteur ne possède-t-il pas la souplesse, la pureté de goût, et sans doute il se refuse l'élégance, la couleur et l'éclat, qui feraient de lui un Biré canadien. Edmund Biré, puis de science et artiste, ne l'est pas qui veut. C'est déjà beaucoup d'être le puits, et de ne céder à personne en savoir et en érudition.

M. le docteur Dionne nous a donné, fond et forme, un livre de vraie, de grande histoire, partant, je l'ai dit, un ouvrage vraiment national. Ce qui appartient à l'histoire canadienne appartient à la nation canadienne: guerriers et missionnaires, hommes d'Eglise et hommes d'état, hauts faits et annalistes. Les uns fondent, les autres parlent; ceux-ci agissent, ceux-là souffrent: tous travaillent de conserve à l'édification de l'œuvre commune. Nos collègues et ceux qui les font surgir de terre comme des sources d'eau vive, pour me servir d'une comparaison qui n'est pas de moi, nos collègues, dis-je, sont partie du patrimoine national: n'en forment-ils pas la plus noble portion? Elle ne seront jamais assez nombreuses dans notre pays, ces p'inières de science et de vertu où vont se recruter les fortes classes dirigeantes, sans lesquelles le Canada, comme la France, mourra d'inanition et d'inconduite. Honneur éternel soit rendu aux Laval, aux Girouard, aux Brassard, aux Racine et aux Painchaud! Le nom de ces hommes brille déjà d'un éclat radieux à côté de celui des Brébeuf et des Pessis, des Cartier et des Garneau.

L'œuvre de Charles-François Painchaud grandit de jour en jour et étend son influence bienfaisante sur tout le pays. Combien de saints prêtres le collège de Sainte-Anne n'a-t-il pas fournis à la société religieuse? combien de citoyens distingués à la société civile? Tant vaut l'œuvre, tant vaut l'homme. Et si l'homme ne vaut que par la souffrance, et que son propre soit, depuis la chute, d'enfanter dans le déchirement et les larmes, la vie naissant de la mort, jugez de ce qu'a dû endurer l'âme de cet humble prêtre qui entreprit, ayant charge d'âmes et quasi privé de ressources humaines, de faire germer la vérité et la religion sur le rocher de Sainte-Anne. Sachant néanmoins le sol fécond, et prévoyant, dans la certitude intuitive de son regard placé haut et s'élevant au loin, que cette semence lèverait et deviendrait un grand arbre à l'ombre duquel s'assoiraient des générations de Canadiens-Français, il dépensa pour l'exécution de son dessein toutes les énergies de son être. Il dut à une

si noble entreprise de subir toutes les amertumes et tous les déboires; il en mourut presque à la peine. A ce moment suprême, il eût pu dire de sa fondation, avec non moins de vérité que le fit plus tard de la sienne Mgr Dominique Racine: *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair!*

C'est cet homme et c'est cette œuvre dont M. le docteur Dionne nous a donné l'histoire et tracé le tableau. Avec quel succès, nous l'avons vu, et qu'il n'était pas resté au-dessous de son sujet. Il a donc, et c'est à quoi je voulais en venir, également fait œuvre nationale.

La *Vie de M. Painchaud* devra trouver place dans toute bibliothèque canadienne de choix, à côté des ouvrages de Crémazie, de Casgrain, de Gagnon, de Routhier, et même de M. Fréchette. Voilà un de ces bons livres, bien faits, savants, chrétiens, dont il n'y aura jamais assez non plus parmi nous pour faire contre-pied à la littérature légère, sottise ou perverse, livres, journaux ou feuilletons. Que l'auteur, qui est modeste savant autant qu'intrépide travailleur, continue d'écrire pour ses concitoyens et de doter son pays de travaux non moins utiles aux lettres et à l'histoire que profitables pour l'esprit et le cœur. *Jacques Cartier, Samuel Champlain, La Nouvelle-France*, quels bons ouvrages canadiens! Et que M. Dionne a d'esprit de ne pas ignorer qu'il y a des sources nationales capables d'alimenter vingt générations d'écrivains, et d'y aller puiser abondamment!

ARNER.

UNE EXCURSION A SAINT-DOMINIQUE DE JONQUIÈRE

L'inhabileté d'un confrère à profiter des bonnes dispositions de Monsieur le Directeur nous donna, l'autre jour, l'inconcevable idée d'aller rejoindre à Jonquièrre ceux qui, plus avisés, avaient demandé et obtenu permission de s'y rendre par le train du matin. Vite, nous formons un petit corps de dix élèves, tous philosphes, et ce qui est plus rare, tous braves gaillards; et il le fallait, car si la perspective était riante, le but était bien loin placé, et nous ne pouvions l'atteindre autrement que *pedibus cum jambiis*, à pieds et rien qu'à pieds. Mais nous avons à notre tête un preux maître de salle, qui nous conduit d'abord et comme toujours dans notre chapelle où nous chantons un cantique à la Sainte Vierge; nous arrêtons encore à la chapelle du Sacré-Cœur du Bassin pour répéter les louanges de notre bonne Mère, et, forts de sa protection contre le ciel même qui nous menace de ses torrents, nous filons vers le pays enchanté qui s'appelle la Rivière-aux-Sables.

Nous suivons la voie ferrée; ce n'est pas ce qu'il n'y a pas de plus délicieux en tant que chemin, mais du moins il est bordé d'arbres et offre pour nous de la nouveauté. Il y a de plus des ravins, ah! beaucoup de ravins, et de très profonds encore! dessus ces ravins sont des viaducs, parmi lesquels on remarque celui qui a nom le *grand trussel*. Tant enfin avons-nous vu et franchi chevaux et ravins que nous sommes arrivés à Saint-Dominique.

Là, sans que nous soyons précisément attendus, nous attendent les amusements qui sont comme notre récompense. En effet, nous